


La désexualisation

 onçu* par Freud comme le refoulé par excellence, le sexuel a généralement cédé le terrain à une conception de la clinique psychanalytique où le fonctionnement (non sexuel) prime sur le sens, le contenant sur le contenu. En quoi on pourrait voir, de la part des praticiens de la psychanalyse, une sorte de refoulement du sexuel qui ne devrait pas nous étonner. Si le refoulement est en effet ce procédé à deux versants indissociables, le versant refoulant proprement dit et le versant traductif, comment pourrions-nous penser que nos diverses théories ne refoulent rien de l'objet dont elles s'occupent, qu'elles seraient au contraire tout entières tournées vers le progrès des connaissances ? Ces théories elles-mêmes ne doivent-elles pas toujours être l'objet d'une détraduction-retraduction, à l'instar de ce qui se fait dans une analyse ? Ne serait-ce pas là un principe qui, s'il est partagé, rend possible le débat en psychanalyse sans qu'on monte aux barricades dès que l'imaginaire orthodoxie semble menacée ?

Concernant le sexuel dans l'œuvre freudienne, les exigences de l'objet de ses recherches entraînent en conflit avec le désir de Freud d'inscrire la

psychanalyse dans le *mainstream* de la science et l'ont parfois amené à adopter des positions contradictoires au sujet de questions essentielles. Contradictions qu'il ne s'agit pas d'aplanir à tout prix, mais d'utiliser comme points de départ pour une réinterrogation des enjeux sous-jacents. Le présent travail voudrait contribuer à une telle interrogation à propos du dernier dualisme pulsionnel freudien.



Pensée du décentrement, c'est, avec Freud, autour du sexuel que la psychanalyse peut être dite (dé)centrée. Mais la question demeure de savoir ce qu'il faut entendre de la libido freudienne : cette « énergie sexuelle » est-elle une énergie positive ou est-elle, selon le mot de Lacan, « couleur-de-vide : suspendue dans la lumière d'une béance¹ » ? Dans ce dernier sens, si le sexuel est au centre, c'est un centre vide. Mais on sait que la libido, le sexuel inconscient, ont souvent pris, y compris sous la plume de Freud, une forme tout en plein, positive jusqu'à en devenir presque palpable. C'est ainsi qu'en novembre 1923, quelques mois après la découverte de son cancer, Freud se fait volontiers ligaturer les canaux déférents dans l'espoir que, conservant ses « substances sexuelles », il pourra mieux lutter contre la pathologie maligne qui affecte sa mâchoire². Nous évoquons cet épisode moins pour ce qu'il montre de Freud (qui, à sa place, n'aurait pas tenté une opération, après tout mineure, s'il avait eu le moindre espoir d'être aidé contre un mal aussi grave ?) que pour ce qu'il illustre de ses conceptions théoriques de cette période. Car l'opération en question cadre parfaitement avec les vues de Freud exprimées quelques mois auparavant dans *Le moi et le ça* : « L'expulsion des substances sexuelles dans l'acte sexuel » [fragiliserait l'organisme face aux pulsions de mort] « après la mise hors circuit de l'Éros par la satisfaction³. » La libido serait ainsi véhiculée par des substances concrètes dont on sait que Freud prédisait la découverte biologique — progrès scientifique appelé de ses vœux et dans l'attente duquel les hypothèses psychanalytiques revêtaient un caractère provisoire. Cela ne représente pas le tout de la pensée freudienne, bien sûr, mais c'est quand même Freud qui a écrit, et agi, cela. Un Freud qui, en ces années d'après le *tournant*, opère un certain nombre de recadrages théoriques, certains spectaculaires, d'autres plus discrets.

L'introduction de la pulsion de mort est ce qu'on retient généralement le plus de cette époque, bien que sa place théorique lui était assignée dès 1910⁴. La découverte, en ces années de remaniement théorique, ce n'est pas la pulsion de mort, écrit Laplanche, mais bien « la sexualité investie dans l'objet et dans le moi, c'est-à-dire la sexualité d'objet, l'amour d'objet et l'amour du moi⁵ ». Laplanche a indiqué en quoi la pulsion de mort venait en fait rééquilibrer la théorie freudienne, Freud répondant par là à l'exigence de son objet, le sexuel inconscient et le décentrement qu'il provoque, sexuel qu'il avait, après l'introduction du narcissisme, par trop assagi⁶.

En explorant un peu plus en détail les méandres théoriques de cette époque, nous butons sur une péripétie du *tournant* qui, si elle n'est pas spectaculaire, peut cependant nous aider à penser comme par antiphrase quelque chose du sexuel.



Le tournant : décentrement et recentrement

De l'avis général, le texte inaugural du *tournant* des années 1920, *Au-delà du principe de plaisir*, est déconcertant à plusieurs points de vue ; c'est un texte où la spéculation « est quelque chose qui veut *laisser passer la pulsion* : analogue donc d'une certaine façon à l'œuvre d'art, insensible à la contradiction⁷ ». *Le moi et le ça*, par ailleurs, est un écrit d'emblée présenté par Freud comme la reprise de ce qu'il avait, « avec une certaine curiosité bienveillante », exploré dans *Au-delà...* et qu'il se propose maintenant de systématiser, en lui donnant « le caractère d'une synthèse plutôt que d'une spéculation » et en se tenant ici « plus près de la psychanalyse que l'*Au-delà*⁸ ». Il reste que, par endroits, *Le moi et le ça* n'en est pas moins déconcertant ; il exige du lecteur une attention des plus soutenues pour suivre Freud dans les mouvements complexes de sa pensée, dans les représentances successives de l'Éros par le moi, du ça par le surmoi, etc. Texte, donc, auquel on ne saurait rendre justice en quelques pages. Nous nous attarderons ici surtout au chapitre intitulé « Les deux espèces de pulsions » et à quelques notes de bas de page, en évoquant surtout l'apparition, entre ces deux grands textes du *tournant*, d'un nouveau vocable, apparition dont nous chercherons à comprendre le sens et la fonction.

En 1922, en effet, après *Au-delà...* et peu de temps avant *Le moi et le ça*, on verra se glisser inopinément un mot, un terme qui ne deviendra pas vraiment un concept, qui ne sera pas thématiqué par Freud ni ne sera répertorié dans le *Vocabulaire de la psychanalyse* de Laplanche et Pontalis. Ce mot, c'est *déssexualisation*. Jamais auparavant il n'était venu sous la plume de Freud, du moins dans ses publications. Son seul précurseur, à partir de 1921, c'est l'adjectif *déssexualisé* qui apparaît dans *Psychologie des masses et analyse du moi*, mentionné à propos de la sublimation de l'amour homosexuel⁹.

Pourtant on aurait bien cru que *de tout temps* la déssexualisation s'inscrivait dans une série de concepts importants de la théorie freudienne : identification, sublimation, narcissisme. Ces termes n'ont-ils pas un rapport essentiel avec les destins du sexuel autres que la satisfaction spécifiquement sexuelle ? Pourtant, Freud s'est longtemps passé du terme même de déssexualisation, et ce n'est que par une illusion rétrospective, par un après-coup de l'usage, que nous croyons les avoir toujours vus ensemble. Cette illusion rétrospective ne serait pas étrangère au fait que, dans cette deuxième moitié de 1922 où Freud est à rédiger *Le moi et le ça*, il semble se produire sous sa plume une sorte de durcissement d'un certain nombre de notions gravitant autour du sexuel. La notion de déssexualisation, en son apparition discrète dans le vocabulaire freudien, avec l'air de qui souhaiterait qu'on n'eût pas remarqué son absence, ne serait-elle pas l'indice de mouvements plus en profondeur qui, modifiant le sens de certains termes, nécessite désormais le recours à ce nouveau venu dans son vocabulaire ? Autrement dit, que se passe-t-il pour que Freud ait tout à coup besoin de ce terme qu'il mentionne sans plus, comme s'il allait de soi, comme s'il avait toujours été là ?

Déssexualisation semble clore et durcir la série de termes à laquelle il est associé. En plus de *narcissisme*, d'*identification* et de *sublimation*, cette série inclut notamment *inhibition quant au but*, *motions de tendresse*, etc. Ces termes, nous avons désormais du mal à vraiment les dissocier de l'idée d'un destin non sexuel du sexuel, mais il n'empêche que ce destin n'était pas jusqu'ici le résultat d'une mutation aussi complète que celle introduite par le mot *déssexualisation*, en particulier selon l'acception qu'il prendra dans *Le moi et le ça*.

De cette série, *identification* est sans aucun doute le plus ancien terme dans l'œuvre de Freud, mais il ne semble pas impliquer en soi quelque chose d'absolument non sexuel ou d'antisexuel, ou du moins, cela reste vrai jusqu'à ce que la notion de déssexualisation n'entre en scène. *Sublimation* apparaît pour la première fois dans le texte sur Dora. Ce terme désigne, tout au long de l'œuvre freudienne, jusqu'au tournant et même après celui-ci, la capacité particulière *de la pulsion sexuelle* « de pouvoir déplacer son but sans perdre, pour l'essentiel, de son intensité¹⁰ ». Encore en 1922, Freud désigne par ce mot un processus par lequel « la pulsion originellement sexuelle trouve désormais sa satisfaction dans une opération qui n'est plus sexuelle, qui est socialement ou éthiquement évaluée plus haut¹¹ ». Si « l'opération » n'est plus sexuelle, il reste que la pulsion à satisfaire l'est toujours, au moins « originellement ». Dans la première moitié de cette même année 1922, le mot déssexualisation lui-même pouvait encore ne désigner que « l'abandon des buts sexuels *spécifiques*¹² ». Mais dans les mois suivants, lors de la rédaction de *Le moi et le ça*, le qualificatif *spécifiques* disparaît. La déssexualisation signifie désormais « l'abandon des buts sexuels¹³ », sans plus. La chute de l'adjectif *spécifiques* serait à la rigueur un détail, sauf qu'il traduisait bien par sa présence le maintien d'un lien au sexuel, ne serait-ce qu'au sens large.

Même si la chose n'offre pas à ses yeux matière à critique, André Green souligne bien la mutation introduite par la notion de déssexualisation, notamment à propos de la sublimation : « Il convient de faire, écrit-il, une distinction entre déviation de but (qui peut prendre la forme d'une inhibition) et déssexualisation, ce dernier acte comportant *une modification de la sexualité dans sa nature propre*, beaucoup plus qu'une simple soustraction de ses propriétés. [...] Il est donc clair que dans l'esprit de Freud la sublimation accomplie (et non le « début » de celle-ci) consiste en une déssexualisation¹⁴. »

Conclusion indiscutablement exacte. Mais il faut remarquer une circularité dans la pensée de Freud. En effet, que doit-il se passer pour, des débuts (sexuels) de la sublimation, parvenir à une sublimation accomplie qui est une déssexualisation ? Pour Freud, « la sublimation procède régulièrement par l'intermédiaire du moi » par une narcissisation (transposition dans le moi) de la libido, à quoi, écrit-il, « est naturellement lié un abandon des buts sexuels, une déssexualisation¹⁵ ». Voilà donc que la

sublimation, à l'origine encore liée au sexuel, devient une déssexualisation à la faveur d'une narcissisation de la libido, qui est elle-même une... déssexualisation. Dans ce cas, ou bien nous tournons en rond, ou bien il nous faut supposer une équivalence quasi tautologique entre déssexualisation, narcissisation et sublimation. Quoi qu'il en soit, surgit bientôt une nouvelle contradiction. Freud écrit en effet, à propos de la libido déssexualisée : « Si cette énergie de déplacement est de la libido déssexualisée, alors elle peut aussi être dite *sublimée*, car elle *maintiendrait encore et toujours la visée principale de l'Éros, qui est de réunir et de lier, en servant à l'instauration de cet ensemble unitaire par lequel — ou par l'aspiration auquel — se caractérise le moi*¹⁶. »

Ici, donc, l'énergie déssexualisée/sublimée est clairement au service d'Éros. Mais dès le paragraphe suivant, *et pour les mêmes raisons*, le moi « en s'emparant [...] de la libido des investissements d'objet, en se posant en objet d'amour unique, *en déssexualisant ou sublimant la libido du ça, il travaille à l'encontre des visées de l'Éros, il se met au service des motions pulsionnelles adverses*¹⁷. »

La contradiction peut n'être qu'apparente¹⁸. Nous reviendrons plus tard sur ce travail biface du moi, mais pour l'instant nous n'en retiendrons que la valeur d'indice supplémentaire sur notre parcours.

Récapitulons brièvement : introduction inopinée de la déssexualisation, puis, du fait de celle-ci, description d'un processus en apparence contradictoire au sein du moi. Quel rapport y a-t-il entre ces deux éléments et l'introduction du dernier dualisme pulsionnel qui en est la toile de fond ?



« *Les deux espèces de pulsions* » : *le mouvement perdu*

On n'insiste habituellement pas assez, me semble-t-il, sur le titre même de ce chapitre dans *Le moi et le ça* et sur la nouveauté qu'il annonce. « Les deux espèces de pulsions » laisse bien entendre qu'il n'y en a pas toujours eu deux. Or on met fréquemment le dualisme dont il est ici question dans une sorte de continuité sans faille avec les dualités antérieures dans la pensée de Freud. Pensée en effet toujours duelle, par couples, mais où une différence décisive intervient entre les *dualités* habituelles (autoconservation/sexualité, libido du moi/libido d'objet, total/partiel) et le *dualisme* de la

dernière théorie des pulsions¹⁹. Bien que les deux termes puissent se recouvrir partiellement, il reste que la dualité signifie le « caractère de ce qui est double, de ce qui contient deux éléments », un contenant unique, donc, pour deux éléments ou deux caractères différents. Le dualisme, au contraire, marque une opposition radicale et signifie aussi une « doctrine qui, dans un domaine déterminé, dans une question donnée, quelle qu'elle soit, admet deux principes essentiellement irréductibles²⁰ ». C'est bien de cette dernière espèce qu'est le dualisme pulsions de vie/pulsion de mort. Chez Freud, avant l'introduction de ce dualisme, le sexuel se dégage par étayage sur l'autoconservation (première dualité), en une subversion de l'adaptatif, en marge du vital. Effet marginal, le sexuel garde son caractère démoniaque, inconciliable, alors même qu'une part en est liée dans et par le moi (dualité libido déliée-narcissisme). Une dialectique libidinale s'établit ainsi, dont le maintien suppose une communauté de nature en présence de deux régimes énergétiques distincts (liaison, déliaison). Avec le dernier dualisme, au contraire, Éros et pulsion de mort se dichotomisent, deviennent radicalement hétérogènes, tous deux désormais placés au centre de deux univers que Freud aura du mal à mettre en communication entre eux.

Ce dualisme est aussi un essentialisme. Si pulsions de vie et pulsion de mort ne sont plus entre elles dans un rapport dialectique comme le sexuel délié (pulsion) et le sexuel lié au moi (libido narcissique), c'est que ce sont désormais deux *essences*, à ce point hétérogènes qu'il y a lieu de n'en concevoir qu'un mélange (c'est la fameuse « intrication »), mais nulle dérivation entre elles, contrairement à ce qui se passait entre les éléments des dualités précédentes. Freud en est conscient, qui essaie d'assurer solidement dans des faits cliniques les fondements bien différenciés de ces deux espèces de pulsions.

C'est dans la polarité amour/haine qu'il cherchera ces fondements. Mais une objection s'élève aussitôt dans son esprit : il note que l'amour peut se transformer en haine et vice versa. Or, s'inquiète Freud : « Si cette transformation est plus qu'une simple succession temporelle, donc un relais, alors évidemment le sol vient à manquer pour une différenciation aussi fondamentale que celle entre pulsions érotiques et de mort, qui présuppose des processus physiologiques aux cours opposés²¹. » S'il y a véritablement, pense Freud, transformation et non simple succession entre

l'amour et la haine, alors, étant donné la différence fondamentale entre Éros et pulsions de mort, il nous manque le moyen terme de cette transformation. Or, observe-t-il, la clinique confirme en effet l'existence de telles transformations amour-haine. Comment alors rendre pensable une transmutation entre deux types de pulsions qui n'ont rien de semblable ? Le dernier dualisme est décidément bien fixiste. De l'aveu même de Freud, une « transformation directe de la haine en amour [...] serait inconciliable avec la diversité qualitative des deux espèces de pulsions²² ».

Il faut donc trouver quelque chose pour se sortir de ce pas. Pour cela Freud avoue avoir dû faire implicitement une hypothèse qu'il explicite ainsi : « Nous avons procédé comme s'il y avait dans la vie d'âme — dans le moi ou dans le ça, ce n'est pas tranché — une énergie déplaçable qui, en soi indifférente, peut s'adjoindre à une motion qualitativement différenciée, érotique ou destructrice, et élever son niveau d'investissement global²³. »

Dans le contexte théorique où évolue Freud, cette hypothèse lui est d'une importance capitale, croyons-nous, parce que l'*énergie déplaçable* doit redonner à l'ensemble de la psyché la capacité de mouvement, de transformation, bref de *déplacement* que le dualisme lui a fait perdre. Freud ajoute en effet : « Sans l'hypothèse d'une telle énergie déplaçable, nous n'en sortons absolument pas. La seule question est de savoir d'où elle est issue, à quoi elle appartient et ce qu'elle signifie²⁴. »

C'est ici qu'est invoquée la déssexualisation et c'est ici que « l'abandon de buts sexuels spécifiques » devient « l'abandon de buts sexuels » tout court. À la faveur de cette déssexualisation désormais totale, l'énergie déplaçable peut tout simplement être dérivée de la provision de libido narcissique. Elle serait alors de l'Éros déssexualisé, mais plus rien de cette origine sexuelle ne subsiste en elle. Comme Green l'a indiqué dans le texte cité plus haut, il ne s'agit plus, avec la déssexualisation, d'une déviation quant au but sexuel, mais d'une transformation dans la nature même du sexuel. L'énergie déplaçable travaille, dit Freud, à éviter les stases et à faciliter les décharges. Ajoutons qu'elle sert du même coup à sortir Freud d'une impasse logique à laquelle l'a conduit le dualisme pulsions de vie/pulsion de mort. Elle résout comme par magie le problème qu'il lui fallait bien admettre de la transformation de l'amour en haine. Mais notons que cette « solution » laisse entier le problème de savoir comment entendre cette transformation.

Que signifie, en effet, le mot déssexualisation ? Freud ne l'explique nulle part. On a vu que son raisonnement à ce sujet est plutôt circulaire. La question se pose alors : se pourrait-il que le mot déssexualisation désigne moins une opération psychique effective qu'il ne trahit un *fait accompli*, un *deus ex machina* dans la théorie de Freud ? À savoir que la déssexualisation a déjà été posée *implicitement* et *a priori* par Freud dans la théorie du dualisme pulsions de vie/pulsion de mort, et qu'il lui faut maintenant en invoquer le concept, comme un lapin sorti de son chapeau, pour réduire après coup les apories de ce dualisme. Éros était déjà déssexualisé, mais il ne le savait pas...²⁵



Le mouvement retrouvé : le moi au service de la pulsion de mort

La nécessité qui s'est imposée à Freud d'une énergie neutre, déplaçable, résulte donc de l'immobilisation de l'appareil psychique causée par le dualisme essentialiste pulsions de vie/pulsion de mort. Pour l'une de ces deux essences — les pulsions de vie —, cet essentialisme se double, on l'a vu, d'une conception très concrète de la libido. Le dualisme pulsionnel est donc aussi un *substantialisme*. L'unification de la sexualité — incluant le narcissisme — et de l'autoconservation, sous l'égide d'Éros, procède en positivisant le concept de libido, et en l'aplatissant par le fait même. Le biologisme freudien est à son apogée lorsqu'il pose la libido comme le fait de substances sexuelles dont l'expulsion laisserait le champ libre aux pulsions de mort. Cette concrétude freudienne contraste toutefois avec cette autre caractéristique de la deuxième topique, à savoir que les agences psychiques, au lieu de relever d'une machinerie fonctionnelle comme dans la première topique, sont devenues anthropomorphiques. Il se produit donc un déplacement, une sorte de ballet conceptuel : à mesure que les instances se présentent dans la théorie comme des personnages anthropomorphes, la conception plus traditionnellement « scientifique » se déplace vers les forces pulsionnelles. Et parmi celles-ci, ce sont les pulsions de vie qui sont le plus affectées par cette conception biologisante (les substances sexuelles). Les « dangereuses pulsions de mort », pour leur part, sont dites silencieuses ; pour se manifester elles doivent entrer dans un mélange avec les pulsions de vie, sous forme de destructivité. On se

souviendra à ce propos que Freud a refusé de suivre ceux de ses disciples qui proposaient de nommer *destrudo* une énergie spécifique de la pulsion de mort. Ce monisme énergétique, qui n'empêche pas que Freud tienne une position fermement dualiste, est une de ces « inconséquences » qui nous indiquent qu'il faut chercher à interpréter le mouvement théorisant de Freud de cette époque.

C'est encore Éros, reconnaît Freud, qui fera le plus de bruit, et c'est seulement grâce à l'hypothèse *ad hoc* d'une déssexualisation radicale, que Freud peut prêter main-forte à la pulsion de mort. En l'absence de cette transposition d'énergie, la pulsion de mort ne se conçoit que dans le silence d'une pure négativité. Négativité dont nous soulignerons qu'elle fait contrepoids à la positivité — et au positivisme — inhérents à la notion de substances sexuelles. En suivant à la trace des rééquilibrages de cette sorte, Jean Laplanche a pu redonner à la pulsion de mort ses attaches sexuelles en montrant qu'elle est la redécouverte, dans un autre cadre conceptuel, de ce qui venait auparavant sous la plume de Freud comme sexuel délié et démoniaque²⁶. Il faut noter que réinterprétée dans ce cadre, la pure négativité de la pulsion de mort renoue elle aussi avec quelque chose de la libido, dans sa conception non substantialiste.

Désignant d'un autre nom le sexuel démoniaque, la pulsion de mort réinstalle le pulsionnel dans sa marginalité, au risque d'ailleurs de marginaliser encore plus la psychanalyse elle-même. Freud semble penser à ce danger lorsqu'il choisit de ne pas en faire un des *schibboleth* par lesquels il reconnaît ses disciples. Il invoque le caractère spéculatif de cet *Au-delà...* dans lequel il avait postulé la troublante pulsion de mort. Pourtant, par un procédé tout à fait identique, il poursuit dans *Le moi et le ça* le même type de raisonnement spéculatif, jusqu'à faire de la morale un analogue des produits de décomposition fabriqués par les protistes, et par lesquels ils périssent²⁷. Ce genre d'analogie est bien de nature à autoriser une lecture moins littérale de ce texte qui, par de tels passages, se montre moins synthétique que ne l'annonçait son auteur et, par moments, tout aussi débridé qu'*Au-delà du principe de plaisir*.

Le dualisme pulsionnel peut être interprété bien autrement que comme le tournant révolutionnaire qu'on a pu y voir par ailleurs. Si l'introduction de la pulsion de mort indique le décentrement le plus absolu, il reste que le dualisme qui l'abrite constitue en même temps une entreprise de

légitimation, de recentrement sur des conceptions scientistes. Les déplacements entre les concepts n'en sont que plus nécessaires à Freud qui reste, malgré tout, fidèle à son objet. C'est ainsi que, suite à la dichotomie fixant en des domaines irréconciliables les deux sortes de pulsions, c'est *le moi* qui devient le lieu d'un mouvement dialectique de transmutations continues. Déplacement sur une nouvelle scène où nous allons retrouver la dialectique perdue.

La déssexualisation sera la cheville ouvrière de cette remise en marche de la machinerie psychique : les deux essences pulsionnelles ne pouvant en aucun cas être pensées dialectiquement, l'énergie « indifférente » qui résulte de la déssexualisation est jetée comme un pont entre les deux bords du fossé ainsi créé, en une logique linéaire de l'addition et de la soustraction de quantités. Le moi, agent de la déssexualisation, devient par là agité d'un mouvement paradoxal. « En s'emparant [...] de la libido des investissements d'objet, en se posant en objet d'amour unique, en déssexualisant ou sublimant la libido du ça, il travaille à l'encontre des visées de l'Éros, il se met au service des motions pulsionnelles adverses²⁸. » Paradoxe, puisque le moi peut par ailleurs clamer son innocence quant à ce renversement d'alliances. En se posant comme objet d'amour *unique*, en *réunissant* en son sein, par identification secondaire, les relations d'objet, n'est-il pas en train de travailler en parfaite cohérence avec l'Éros *unificateur*? C'est, on l'a vu, ce que Freud affirmait au paragraphe précédent.

Alors, Éros se serait-il tourné contre lui-même ? On le dirait bien à relire ces pages étonnantes. Et l'on n'aurait rien à objecter, bien au contraire, à cette dialectique retrouvée. Seulement, on voudrait signaler au passage que « les deux espèces de pulsions » se retrouvent ainsi *reconjuguées*, réunifiées sous un seul en-tête (et non seulement « intriquées »). Par contraste avec le *dualisme* pulsionnel qui le mène à cette situation conflictuelle, Éros se retrouve lui-même conçu *en sa dualité*, en son double mouvement de liaison et déliaison. « Les deux espèces de pulsions » perdent alors leur différence essentielle et apparaissent plutôt n'avoir été que des hypostases, des icônes figées de la double figure de la pulsion sexuelle qui, en son mouvement contradictoire (liant/déliant), cause en effet tout le bruit de la vie en même temps qu'elle peut représenter un danger de mort par un afflux immaîtrisable. Le monisme énergétique — fait de la seule libido — auquel

Freud a tenu jusqu'au bout, contredisait de front le dualisme pulsions de vie/pulsion de mort, mais s'accorde très bien avec la dualité conflictuelle d'Éros ici retrouvée²⁹.



Deux notes marginales

1) *À quelle instance appartient l'épreuve de réalité ?*

Nous ne serons pas étonnés outre mesure de voir la conflictualité retrouvée au sein même de cet Éros par lequel Freud avait cherché à unifier, à concilier le sexuel et l'autoconservation sous le nom de « pulsions de vie ». On voit que Freud tient fermement, malgré tout, à quelque chose d'irréductible, quelque chose qui, lorsque perdu de vue, resurgit nécessairement ailleurs, ou sous une autre forme. L'irréductible, l'inconciliable du sexuel démoniaque, est donc réapparu sous l'appellation de pulsion de mort, mais au prix d'un dualisme dont on a vu les conséquences paralysantes sur le fonctionnement psychique. Le mouvement ne put être retrouvé, comme nous l'avons vu, que grâce à la déssexualisation. Mais cela n'était possible qu'à la condition de conflictualiser le moi et de rescinder, en une unité duelle et contradictoire, l'Éros lui-même. Tout se passe donc comme si la déssexualisation invoquée échoue à atteindre son objectif, qui serait de rendre viable le dualisme pulsions de vie/pulsion de mort, dualisme qui « présuppose des processus physiologiques aux cours opposés ». Chassez le sexuel, ou essayez de l'enchâsser dans un Éros implicitement déssexualisé, vous le verrez revenir et semer la contradiction.

Il faut noter, en effet, qu'en ces années du tournant, Freud élabore progressivement la nouvelle topique où est introduite l'instance dite idéal du moi-surmoi. En 1921, dans *Psychologie des masses et analyse du moi*, Freud commence à développer ce concept sous lequel il réunit l'auto-observation, la conscience morale, la censure du rêve et l'influence majeure dans le refoulement³⁰. Dans ce même texte, en considérant les curieux phénomènes reliés à l'hypnose, il va jusqu'à attribuer à l'idéal du moi « l'examen de réalité » (épreuve de réalité) : « Que le moi vive comme en rêve ce que l'hypnotiseur exige et affirme, cela nous avertit que nous avons

négligé de mentionner aussi, parmi les fonctions de l'idéal du moi, l'exercice de l'examen de réalité³¹. » Une note ajoutée deux ans plus tard, en 1923, vient cependant remettre en question cette vue : « Il semble toutefois permis de douter du bien-fondé d'une telle attribution, doute qui *requiert une discussion approfondie*³². » Mais en fait de discussion approfondie nous n'aurons droit qu'à une autre note de bas de page, cette fois dans *Le moi et le ça* : « Seul le fait que j'aie attribué la fonction de l'examen de réalité à ce sur-moi apparaît erroné et nécessitant correction. Il correspondrait parfaitement aux relations du moi avec le monde de la perception que l'examen de réalité restât sa tâche propre³³. » Parcimonie d'explication qui est assez étonnante, vu l'importance et la difficulté de la question.

Cette question qui, dans *Psychologie des masses*, avait conduit Freud à attribuer à l'idéal du moi l'épreuve de réalité, quelle est-elle au fait ? Dans cet autre grand texte du tournant, Freud vient de montrer que la relation hypnotique est en tout point semblable à une relation amoureuse, à l'exception de la satisfaction sexuelle. Le moi est fasciné, et par là susceptible de ne pas entretenir avec la réalité extérieure un rapport exempt de déviations et d'interférences. L'hypnotiseur, note Freud, est mis à la place de l'idéal du moi. C'est de cette place qu'il peut amener le moi du sujet hypnotisé à vivre comme en rêve ce qu'il — l'hypnotiseur — exige et affirme. L'idéal du moi, et donc toute personne qui en occupe le lieu psychique, serait par là le garant du rapport à la réalité et susceptible de l'influencer. Or, si l'on tient compte des origines narcissiques de cet idéal, telles qu'explicitées par Freud dans son texte de 1914 puis à nouveau dans *Psychologie des masses...*, il en résulte que la capacité de l'idéal du moi d'altérer le rapport du moi à la réalité n'est pas étrangère à l'inclusion d'une grande part de libido dans le moi lui-même. L'attribution à l'idéal de l'exercice de l'examen de réalité n'est donc pas un simple accident de parcours. Cette attribution, brièvement soutenue puis corrigée, est la marque de la complexification amenée par la libidinisation du moi (narcissisation), ceci, bien entendu, avant que la notion « durcie » de désésexualisation ne vienne dévier le sens de la dite narcissisation, voire le renverser. L'idéal du moi, ce nouveau « stade dans le moi », cette différenciation que Freud introduit dans l'instance du moi après l'introduction du dualisme pulsionnel, semble résulter de la nécessité de retrouver quelque part l'aspect subversif de la libido, une fois que le dernier

dualisme aura trop déssexualisé celle-ci. Si le moi devient le dépositaire d'un Éros fortement déssexualisé, la subversion libidinale devra loger à une nouvelle enseigne : c'est l'idéal du moi-surmoi qui en sera porteur, pouvant aller — dans la relation hypnotique, par exemple — jusqu'à fausser les rapports du moi avec la réalité. C'est, selon nous, ce qui a porté Freud à faire cette attribution de l'épreuve de réalité à l'idéal du moi, attribution qu'il met en doute deux ans plus tard et qui, selon lui, « requiert une discussion approfondie », discussion qui ne viendra jamais.

Ainsi donc, si l'hypnose exclut la satisfaction sexuelle, la relation hypnotique n'en est pas moins décrite comme « un abandonnement amoureux sans restriction, avec exclusion de satisfaction sexuelle³⁴ ». Et cet amour a le pouvoir d'infléchir lourdement le rapport du moi à la réalité. L'idéal du moi, dont la place est occupée par l'hypnotiseur, est décrit par Freud, dans *Psychologie des masses*, comme une différenciation au sein du moi, héritière du narcissisme. Cette division du moi résulte donc bel et bien de l'importation de libido, non pas déssexualisée — au sens radical que Freud donnera plus tard à ce terme —, mais simplement inhibée quant au but, comme en fait foi la description du rapport hypnotique que nous venons d'évoquer. Mais au fond, si l'idéal du moi est une différenciation au sein du moi qui résulte de l'investissement libidinal de celui-ci, la question n'est pas tant de savoir qui, du moi ou de l'idéal, exerce l'épreuve de réalité. Cette fonction peut bien revenir au moi, elle reste néanmoins susceptible d'être altérée par la relation hypnotique, ou amoureuse — pour Freud c'est égal — qui fait placer l'objet en position d'idéal du moi. Freud a déplacé la fonction, mais n'a jamais remis en question ce qu'il disait de ce curieux phénomène hypnotique. L'hésitation de Freud est bien l'indice d'un problème théorique soulevé par le dualisme déssexualisant, et qui n'a pas trouvé sa solution.

2) *Quel est le grand réservoir de libido ?*

Dans la logique de ce que Freud avance depuis 1914, on trouve un argument supplémentaire à l'appui de l'opinion que le narcissisme et les identifications, loin de déssexualiser aussi absolument qu'il le dit dans *Le moi et le ça*, introduisent, en même temps que la constance de la liaison narcissique, la subversion sexuelle au cœur du moi lui-même. Avant le durcissement amené par la déssexualisation, en effet, la narcissisation ne représentait pas un détronement du sexuel, mais au contraire une conquête

de celui-ci. Toujours en 1922, dans un texte contemporain de *Le moi et le ça*, Freud allait même jusqu'à dire à propos du narcissisme que celui-ci révélait au contraire que : « Les pulsions d'autoconservation étaient donc aussi de nature libidinale, c'étaient des *pulsions sexuelles* qui avaient pris pour objet, au lieu des objets extérieurs, le moi propre³⁵. » Par où l'on voit que la pensée de Freud oscille grandement en cette période de turbulence théorique. Cette oscillation sera notable à propos d'un autre problème, celui du réservoir de la libido, lui aussi « expédié » en deux notes de bas de page.

Depuis l'introduction du narcissisme en 1914, et jusqu'en l'année 1922 qui nous occupe ici, le moi était devenu « un grand réservoir de libido, d'où la libido est envoyée sur les objets, et qui est toujours prêt à accueillir la libido refluant des objets³⁶ ». Narcissiser le moi, ce n'était donc pas en proposer une vision radicalement déssexualisée, loin de là. Encore une fois, si la liaison dans le moi impose au sexuel un autre régime libidinal que celui des pulsions à l'état libre, il reste que c'est toujours le sexuel qui prime. Cet investissement de la libido au sein du moi est une complexification du genre de celles que Freud attribue au travail d'Éros. En effet, les rapports du moi-réservoir libidinal aux objets et les transferts de libido qui les accompagnent, de même que l'interposition du moi comme intermédiaire obligé entre le ça et les objets, introduisent dans le moi lui-même une tension entre liaison et déliaison. Mais voici que, à deux pages de distance de la note qui « règle » la question de l'épreuve de réalité, une autre note dépouille le moi de sa fonction de réservoir pour l'attribuer plutôt au ça : « Le grand réservoir de la libido au sens de l'introduction du narcissisme [...], il nous faut maintenant, après avoir fait la démarcation entre moi et ça, reconnaître que c'est le ça³⁷. »

Nous ne chercherons pas ici à trancher entre les deux positions de Freud. Lui-même oscillera une fois de plus, et réattribuera au moi le rôle de réservoir³⁸. Mais que le moi soit ou ne soit pas le « grand réservoir de libido » n'a pas au fond grande importance. Comme Laplanche l'a déjà indiqué, cette hésitation de Freud résulte de l'ambiguïté du moi lui-même³⁹. Cette ambiguïté, qui permet qu'on le désigne alternativement, et sans grand dommage, comme réservoir ou comme source libidinale, montre aussi, ajouterons-nous, les limites inhérentes à la conception substantialiste de la libido. Ce qui nous apparaît aussi significatif dans cette

révision théorique présentée en bas de page, c'est de voir Freud hésitant *du fait du narcissisme*, dans la mesure où celui-ci, clairement libidinal, ne s'ajuste pas parfaitement au dernier dualisme pulsionnel. Disposant maintenant de la déssexualisation, il peut, en apparence, placer toute la libido dans le ça et n'accorder au moi que de la libido déssexualisée. Sauf que, ce faisant, il introduit une contradiction au sein du moi lui-même : par cette déssexualisation, comme on l'a vu, le moi est dit travailler *à la fois* au service d'Éros et de la pulsion de mort. Cette contradiction, Freud l'énonce dans deux paragraphes contigus, sans la signaler, sans la faire travailler. Indice, selon nous, qu'elle lui a échappé au moment où il était tout occupé, mais en vain dirait-on, à mettre de l'ordre dans le domaine des pulsions.



Sexuel et déssexualisation dans la clinique

Il est devenu courant parmi les psychanalystes de distinguer entre une clinique des névroses dites « classiques », où le sexuel inconscient serait au centre de la problématique psychique, et une clinique où dominerait une problématique du narcissisme, entendu au sens déssexualisé du terme. Les pathologies de cette dernière sorte seraient organisées autour de la carence plutôt que du conflit, laissant entendre qu'il y manque l'ingrédient essentiel de ce dernier, le pulsionnel sexuel.

L'examen critique que nous venons de faire du terme déssexualisation nous ferait interroger cette distinction clinique. Parmi les questions que nous aimerions poser, mentionnons les suivantes :

Si nous récusons tout substantialisme de la libido et que nous en retenons sa conception en creux, sa béance, est-il encore possible de distinguer aussi nettement entre problématique conflictuelle classique et problématique de la carence ? Le manque, l'absence ne sont-ils pas les sources mêmes de l'activation psychique sexuelle ? La séduction elle-même n'apparaît-elle pas fondée sur l'absence, notamment l'absence du sens, pour l'*infans*, dans les messages séducteurs de l'adulte ? La carence, comme défaut du *holding*, ne doit-elle son effet pathogène de laisser l'enfant plus gravement fragilisé face aux effets de l'excitation et de l'attaque interne par la pulsion sexuelle ?

Si le narcissisme normal implique l'introduction de la subversion libidinale au sein du moi, n'y aurait-il pas lieu alors de considérer, dans les pathologies du narcissisme, la question du sexuel tout autant que dans les cas dits « classiques » de névrose ? La notation freudienne au début du texte de 1914 « Pour introduire le narcissisme », qui portait sur l'effet déstabilisant d'un retour de libido sur le moi, ne va-t-elle pas dans ce sens ?

Si le dualisme pulsionnel, par opposition aux dualités freudiennes qui le précédaient, *est en fait*, comme nous l'avons indiqué dans ce texte, une déssexualisation de principe, posée implicitement par Freud dans la théorie avant d'en « découvrir » la fonction du moi homonyme (si donc, ce qui semblerait à l'opposé du sexuel, au fond, s'y ramène), y a-t-il encore lieu de distinguer si nettement entre les problématiques axées autour du sexuel inconscient et celles dites tourner autour de l'agressivité, de la haine et de l'envie ?

Questions que nous nous proposons d'approfondir ultérieurement, dans un prochain article.



NOTES

- * Ce texte reprend, avec quelques remaniements mineurs, une communication présentée au « 3.^{es} Coloquio internacional J. Laplanche », tenu à la Residencia « La Cristalera » de la Universidad Autonoma de Madrid, Miraflores de la Sierra, Espagne, le 20 juillet 1996.
1. J. Lacan, « Du "trieb" de Freud et du désir du psychanalyste », in *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 851.
 2. Épisode rappelé par A. Green, en note, dans *Le travail du négatif*, Paris, Minuit, 1993, p. 307, n. 23. Il ne s'agit certes que d'une anecdote, et Peter Gay, dans sa biographie de Freud (*Freud, A Life for Our Time*, New York, Norton, 1988, p. 426), indique que l'opération était alors promue par l'endocrinologue Steinach et jouissait d'une certaine vogue. L'épisode, considéré dans le cadre du dualisme pulsionnel promu par Freud en ces années 1920, n'en est pas moins significatif.
 3. S. Freud, *Le moi et le ça*, in *OCPF XVI*, p. 290.
 4. J. Laplanche, « Pulsions de vie — 1910 », in *La révolution copernicienne inachevée*, Paris, Aubier, 1992, p. 135-136.
 5. —, *Problématiques IV, L'inconscient et le ça*, Paris, P.U.F., 1981, p. 223.
 6. Voir, entre autres, « La pulsion de mort dans la théorie de la pulsion sexuelle », in J. Laplanche, *La révolution copernicienne inachevée*, *op. cit.*, p. 273-286.
 7. J. Laplanche, *Problématiques III, La sublimation*, Paris, P.U.F., 1980, p. 236.

8. S. Freud, *Le moi et le ça*, *op. cit.*, p. 257.
9. S. Freud, *Psychologie des masses et analyse du moi*, in *OCFP XVI*, p. 41. Que ce mot ne soit pas apparu avant dans les écrits freudiens est attesté par la Freud Concordance en langue anglaise. Patrick Mahony a bien voulu me confirmer, en consultant la Concordance allemande de très récente parution, que cela reste vrai dans le texte original allemand. Je veux ici l'en remercier.
10. —, « La morale sexuelle civilisée et la maladie nerveuse des temps modernes », cité in J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1967, p. 465.
11. —, « "Psychanalyse" et "Théorie de la libido" », in *OCFP XVI*, p. 206.
12. *Ibid.*, p. 207. (Les italiques sont ajoutés par nous.)
13. S. Freud, *Le moi et le ça*, *op. cit.*, p. 289.
14. A. Green, *Le travail du négatif*, Paris, Minuit, 1993, p. 299-300, *passim*. (Italiques ajoutés par nous.)
15. S. Freud, *Le moi et le ça*, *op. cit.*, p. 289.
16. *Ibid.*, p. 288. (Les italiques sont ajoutés par nous.)
17. *Ibid.*, p. 289. (Italiques ajoutés par nous.)
18. Green, dans *Le travail du négatif*, *op. cit.*, p. 302-303, y voit une dialectique, mais sans relever, comme nous le ferons plus bas, la nécessité de ce mouvement dialectique pour dégager la psyché de l'immobilité causée par l'introduction du dualisme pulsionnel.
19. Je dois à Jacques Mauger d'avoir attiré l'attention sur la différence entre dualité et dualisme, même si j'assume seul la responsabilité de l'usage que j'en fais ici.
20. André Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, P.U.F., 1926, termes : dualité et dualisme.
21. *Le moi et le ça*, *op. cit.*, p. 286
22. *Ibid.*, p. 287.
23. *Ibidem*
24. *Ibidem*.
25. Il semble que par cette « déssexualisation à l'origine », Freud touche malgré tout à quelque chose de moins positiviste : l'apparente contradiction d'un sexuel déssexualisé dès le départ ne pourrait-elle pas signaler le lieu d'une autre conception du sexuel psychique ? Nous nous proposons d'examiner cette question dans un autre article.
26. Voir, entre autres, J. Laplanche, *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1987, p. 143-144, mais aussi, déjà, « Pulsions de vie — 1910 », in *La révolution copernicienne inachevée*, *op. cit.*, p. 135-136.
27. S. Freud, *Le moi et le ça*, *op. cit.*, p. 300.
28. *Ibid.*, p. 289.
29. Laplanche a montré, à plus d'un endroit, comment ce monisme énergétique de Freud était à prendre comme indice d'une démarche qui demande à être interprétée. Voir, entre autres, *La sublimation*, *op. cit.*, mais aussi : « La pulsion de mort dans la théorie de la pulsion sexuelle », in *La révolution copernicienne inachevée*, *op. cit.*
30. S. Freud, *Psychologie des masses et analyse du moi*, in *OCFP XVI*, p. 48.
31. *Ibid.*, p. 52.
32. *Ibid.*, p. 52, n. 1, les italiques sont ajoutés par nous.
33. —, *Le moi et le ça*, *op. cit.*, p. 272, n. 2.
34. —, *Psychologie des masses et analyse du moi*, *op. cit.*, p. 53.
35. —, « "Psychanalyse" et "Théorie de la libido" », *op. cit.*, p. 206. (Les italiques sont ajoutés par nous.)
36. *Ibid.*, p. 206.
37. S. Freud, *Le moi et le ça*, *op. cit.*, p. 274, n. 1.
38. Dans un texte aussi tardif que l'*Abrégé de psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1978, p. 10.
39. J. Laplanche, *Vie et mort en psychanalyse*, *op. cit.*, p. 116.